

# L'âme éparse

Anne Charbonnier

Anne Charbonnier

L'Âme éparse

© Anne Charbonnier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4953-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

Ce fût un long et inexorable morcellement. Peu à peu le regard se clôt sur la promesse du monde sans plus y chercher de dessein, jusqu'à saluer bas les charognes de la folie. Et pourtant le serpent d'alliance m'attendait après la nuit.

Faut-il interroger les vestiges de la passion et se tendre de nouveau vers le chant délétère ? Périlleuse commémoration !

Sombres années dont le spasme se perd avant même la conscience. J'avais poussée sans bruit dans la déréliction et la terreur, en boule la nuit sous mes draps de suaire, posée le jour sur la chaise d'un théâtre vide, retranchée de la vie par les cris et les sanglots d'êtres imprécis se lacérant la poitrine. Parfois ils me cherchaient du regard, me débusquaient et alors tour à tour me saisissaient, me câlinaient, me brandissaient, me revendiquaient, m'oubliaient en pleurs, me consolaient lorsqu'ils pleuraient. Je les aimais en apnée.

Y a-t-il une liberté possible sans trahison ? Peut-on être libre en portant le poids de la trahison ? Rompre par fidélité à l'amour et perdre la mémoire des aimés jusqu'à inscrire la métamorphose des origines ? Il fallut d'abord vomir de leur nausée, brûler de leurs plaies puis, pantin mal couturé, la face dans mon sang, les narines dans mon sang, ravauder mes veines au fil blanc, y mûrir une chimère, l'enrouler sur le vertige comme un lierre furieux et espérer la lumière au dévoilement de ma source.

# I

De l'enfance aux forceps aux rituels expiatoires... Des jours, tant de jours pour construire ou détruire, des jours qui nous trient de l'intérieur par tous les recoins du possible, des jours que nous trierons à notre tour, recomposant la partition de leur écho. Tenter l'impossible détour vers l'enfant que l'on a été, cet enfant dont le massacre est condition du devenir. Pourquoi faut-il qu'ils soient ainsi les enfants ? Tout entiers tournés vers les adultes de leur élevage ? Tout en pâture ? Et des adultes ne recevoir que l'offense faite à la vie ! S'en laisser dévaster comme d'une sombre berceuse, à leur semblance adopter le drame pour dignité. Confusément je savais en moi toute la merveille de l'univers déposée mais ils faisaient les heures si lourdes et si lentes que la ténèbre prenait la place de la lumière ; alors faire sien le deuil et se méfier du jour qui vient.

Mes adultes étaient souffrants. Infini ressassement dont le sac et le ressac les jetait et rejetait sur les récifs à vifs de leur histoire. De tous ils exigeaient réparation pour leur triste embarquement. Il semblait que la mort seule fût innocente. Le présent leur était une injure, lui l'insoucieux qui enjambe les peines inconsolables sans en être pétrifié. Ils ne pouvaient se résoudre à ce qui console et d'un regard barbouillaient de sépia ce qui vient de naître. Tristes enfants aux rêves naufragés dans l'eau grise du chagrin ils m'apercevaient parfois, un sourire éperdu troublant à peine le marigot de spectres où roulait leur tête. Alors ils m'attiraient à eux, me prenaient dans leurs prunelles profondes et dans mon regard liquide versaient de terribles confidences. Ils avaient une attente, une attente impossible à combler, vaste, pressante, une attente impérieuse et jamais ils n'étaient curieux de moi.

J'avais des masques plein les poches pour épouser leur désir dont l'absence me perdait dans une panique immobile les membres pantelants au bout des fils. J'en déchiffrais l'indice, offrais mon corps aux ombres. J'étais la mère, l'époux, la sœur, l'ennemi, le fœtus, la folle, la sainte, la faute et la rédemption, la solution et le problème. Dans mon vide j'avais peur et froid. Je passais devant

les miroirs des heures obsessionnelles pour débusquer la clandestine, telle, dans son étrangeté, au risque de la transparence. C'était moi le reflet et depuis nulle part je le regardais flotter, offrir au gré de chacun sa plus belle prestation comme une putain docile.

À l'approche de la folie vînt la rage. Être le néant ou être la destruction c'est égal ! Si je n'étais que béance de cette antre froide souffler la tempête et disloquer, moi, le navire, et moi épouvanter les boussoles. Se perdre pour n'être plus trouvée.

Enfant recluse je regardais, plantée comme une misère derrière la fenêtre de ma chambre, les autres gamins jouer sur le parking au pied de l'immeuble. Je vibraï douloreusement de toutes les sèves mais posée là je me tenais grave, stèle à l'épigraphe hésitante, d'un questionnement infini. Le spectacle d'une légèreté piaillarde dont j'ignorais tout me jetait dans le désarroi et, sans que j'en comprisse la raison, me faisait honte de mon indigence. J'avais aussi des jeux : je jouais à la mort. Immobile sur le sol de ma chambre dans une posture de foudroyée j'observais le défilé de ceux qui me pleuraient et de ma disparition je prenais consistance. Il y avait aussi le grand placard du couloir. Il servait de penderie aux odeurs de naphthaline. On y trouvait l'aspirateur, les chaussures, un vieux buffet servant de pharmacie, les outils, un panier rempli de petits soldats et moi, assise sur une chaise où je m'installais après avoir éteint la lumière. Je fixais l'ombre en serrant sous mon nez un flacon d'éther. La paix. Plus de forme autour, plus de poids dedans, jusqu'à désarmer les mots de l'indéfectible querelle qui endeuillait chaque jour. L'ombre et les gouffres me prodiguaient leur tendresse. Parfois muni du grand face à main de ma mère, à la lumière jaunâtre de l'ampoule, je me contempiais solitaire dans le cerne doré cherchant ma beauté ; je me voyais un corps vieux et sordide, sans doute parce que grandie dans l'acide désespérance des adultes les enfants de l'école me maltrahaient, reniflant en moi l'intruse toxique : un enfant sans colin-maillard, sans chasse au trésor, n'est pas une enfant, pas non plus une adulte... une vaine lubie, une tragique chimère, un cri blanc et sans écho.

Par-delà le parking où les ballons bousillaient les voitures il y avait un chemin

creux puis un pré, puis un bois. Sinueux et sans entretien ce chemin profond faisait le lit d'un torrent de ronces. Je voyais dans son ombre bleue et palpitante la veine sous le derme d'un gigantesque serpent. Une rangée de grands chênes en équilibre tempétueux s'agrippaient de leurs longues serres tortueuses sur l'échine du talus, ivres, comme fous du sang de la terre. Lorsque venait le vent ils ébrouaient leur noire chevelure, postillonnant des cendres et des râles d'oracle. Au ciel sombre couraient des cavalcades d'écume grise déchirée, toutes poivrées de feuilles et de brindilles ; l'éclat solaire blanchi par la transe roulait dans les broussailles, en ressortait tout vert et parfumé de mousse, se griffait au filet des branches, éclatait en tessons, en brisures de cristal, me claquait aux paupières.

Je n'étais plus là, aux lèvres du huis-clos pour en taire la furie, il ne m'importait plus de n'être pas conviée aux rires des marelles, je n'avais plus en vue que le divin en acte. J'y frottais le silex de mon regard jusqu'à la brûlure et libre de mémoire m'emplissais d'existence.

Toute société m'était une eau trouble. Le petit salon était toujours sombre, sa fenêtre toujours fermée. Beaucoup étaient morts ici, beaucoup avaient souffert. Il fallait l'ombre et le silence pour que cela demeure. À chaque vivant une place était dévolue, chacun connaissait sa pose. Être assise au milieu d'eux tous... je m'efforçais de croire à la douceur jusqu'aux derniers instants. L'amour entre eux se vivait comme une éradication, une digestion, une soumission. Même le silence d'un repli devait être fouillé afin qu'en soit arraché ce qui frémit d'inavouable, ce qui se recroqueville d'invalidé et qui sera immanquablement tiré au centre du cirque. On ne pratiquait pas l'absolution pour les apostats. Les alliances au sein de la meute devaient être subtilement pressenties. J'apprenais que l'amour n'est ni généreux ni bienveillant, j'apprenais à craindre la fragilité autant que la force et à déguiser mes plaies en morsures. Il y avait au programme les fureurs inextinguibles, les vellétés suicidaires et tapageuses, les répudiations ostentatoires, les préludes du carnage, la catalepsie conciliatrice, etc. La gestuelle en était extravagante, la mimique éprouvante ; j'en vivais chaque émotion, j'avalais à m'en étouffer chacun des crachats échangés. C'est que dans ce théâtre du tragique je m'essayais à l'existence ! Parfois j'échappais à la stupeur et je tentais un refuge, une distance : le placard, les toilettes, une chambre tout aussi bien, cela importait peu. J'avais une magie : il fallait un effort, s'abstraire, ne plus entendre, ne plus ressentir, rétracter la conscience vers

le tréfonds de soi, ce quelque chose de désespérément tenace qui vacille et réclame son nom. Les yeux fermés je psalmodiais à mi-voix « *moi, moi, moi, moi...* » faisant sonner la syllabe des tempes jusqu'au ventre, parcourue de ma source devenir du Principe l'arpège ; la chair au souffle de l'âme cessait d'être la boue. Comment dire cette extase ? Certitude pleine de mon appartenance et de ma signature, présence unique en son royaume et sœur de multitude. Je sentais sur ma peau ciller l'univers, je prenais consistance, j'étais sauvée !

Souvent j'allais chercher chez ma grand-mère la tendresse et la paix ; je l'y trouvais toujours mais c'était une paix de tombeau et une tendresse de soins palliatifs. Était-il si affligeant de vivre ? On compatissait à l'enfance, on disait :

« *pauvre petit* » De quel mal innommable souffrions nous ? J'écoutais, sage et pétrifiée, le récit toujours recommencé de la catastrophe d'être. Les existences disparues qui implacablement s'étaient avancées jusqu'à moi, maintenant de ma vie réclamaient leur part pour y reposer. Il était fatal de vivre. Il semblait que les jolis instants ne s'invitent que par cruauté, pour que pénétre plus profondément les couteaux du malheur. Les charmants sourires sur les photos sépia me donnaient à présent envie de pleurer et les étoiles silencieuses n'étaient plus que le mémorial d'un lointain désastre. Une fascination pernicieuse, les inéluctables atavismes du martyr, instillaient le germe des tortures que je m'infligerais un jour.

Ah ! Sainte contrition ! Serait-ce alors le diable qui m'aurait pétri du désir de me dresser sur mes jambes pour me saouler d'aurores et suivre le printemps ? Moi, Dieu, je le rencontrais toujours. À chaque chose amoureusement contemplée se levait l'évidente clarté. Quoi donc empêchait les autres de résonner la rime des parfums et des sèves ? Peut-être ne savaient-ils pas accueillir ? Il y avait trop de mots sur leurs certitudes ânonnées ? Trop de pourpre barbouillée sur leur regard baissé ? On me désenchantait Dieu. J'avais le désaccord silencieux et têtue. Pourtant, la Bible de ma grand-mère sur les genoux, je me prêtais volontiers à sa lecture mais je prétendais *co-naître* plutôt que de croire et me faisais un devoir de démêler les encres et le nœud des ratures qui clouaient sur le voile des noces l'obscurité d'écailles sans reflet. On voulut tant de suaires là où était le ciel ! Je posais les questions soufflées par les bûchers dont les feux envolés célèbrent Pentecôte, j'appelais la lumière, elle franchissait



les sceaux !

En ce temps-là je ne savais pas que le silence pût être bon. Je dormais dans le corps d'une autre ; un corps secoué par les spasmes de l'agonie, un corps de cauchemar où s'écoulaient les liquides de la charogne. On m'avait expliqué les jus qui outragent les cadavres des défunts et l'été, dans le sanctuaire immobile de la chambre, ma chair était vouée à réchauffer le lit mortuaire de la jeune fille dont je portais le prénom. Il était inscrit sur la tombe du mercredi ainsi que son nom, celui de ma naissance. Plus tard j'avais porté le nom de mon père et on utilisera mon deuxième prénom. Je n'avais donc pas de véritable souvenir de ma première identité ; je la lisais seulement sur mon carnet de santé avec la date et l'heure et sur la tombe mais avec une autre date. On me la racontait aussi, la mienne et celle de la tombe tout mêlé. On me la racontait bien avant que les mots n'aient de sens, avec la vie des Saints et de tous les martyrs. Il fallait d'ailleurs que je n'oublie pas de les prier tous ensemble, les totems du sacrifice, surtout la jeune morte qui, paraît-il, *«voyait dans (ma) tête les mauvaises pensées.»* J'étais un peu là sous l'ignoble dalle et elle un peu sous ma peau glacée. On me soupesait du regard pour vérifier si nos supposées ressemblances (nez, sourcils, angle interne de l'œil...) survivaient au temps. Le mollet, qui s'était aplati, avait été retiré de la liste. Je ne lui ressemblais pas, je le savais, mais j'essayais, devinant que c'était mieux : ça estompait la bâtardise, ça captait de l'amour. Le prix de l'imposture sentait le miracle. Chaque stèle du cimetière m'était devenue une maison et chaque défunt de ses allées un souvenir. Je n'avais guère de vie en propre, pas d'amis non plus, une cohorte de spectres faisaient la ronde autour de moi au rythme des antiennes de ma grand-mère. Comme je voudrais, moi qui suis revenue d'entre les morts, tenir encore entre mes mains son doux visage d'enfant bouleversée et le tourner vers la vie ! Mais alors je ne pouvais rien, on m'avait démunie de mes charmes et chaque jour m'était une peine. Je me croyais maudite, je me sentais morte, j'étais un mensonge, je songeais à m'enfuir, tuer la mort en moi et lui survivre. J'espérais un sésame.

Seule ! Mon enfance, seule ! Seule et effrayée. Seule et fatiguée.

Seule à l'école ! Seule dans jardin ! Seule dans ma chambre ! Seule livrée en holocauste sur l'autel du deuil ! Seule, exutoire à la souillure des rixes

domestiques ! Seule hurlant sans voix sous le vacarme assourdissant des adultes ! Démence inaudible, désemparée, crachoir d'asile recueillant le visqueux infesté, chiffon hébété infusant la violence et la haine. Je suis la chambre d'écho des gifles et la ponctuation des injures. Je suis la chaise mal évitée. Je suis les ecchymoses dévoilées par le chemisier arraché. Je suis la porte qui s'interpose, craque sonore et se brise ! D'une pièce à une autre le déroulement sauvage des membres exsudant de lugubres ahans. Un désert d'effroi dans les tempes, ballottée comme une houle épileptique, je devrais... mais je ne bouge plus, au moins fermer les yeux mais ils sont béants, je devrais... mais je recule, je danse la danse sordide de l'impuissance qui s'écœure. Invisible dans le désordre des corps, bousculée, repoussée, ramenée, ramassée, soulevée à hauteur des faces convulsées, des postillons insanes, bouclier de stupeur inutile et rejeté au sol. Les poings sont rouges, les visages rouges, la peau bleue tinte un son clair et mat, les mots sont sales à la déchirure des dents qui de la gorge emporte la chair. Alors au paroxysme de l'obscène ne restait plus qu'à accomplir l'ultime : la grande scène de la syncope où la mort qui grinçait en coulisse saluait et se répandait sur l'espace par la mise en scène de l'agonie maternelle. Mon ventre et ma poitrine explosaient d'un incommensurable silence blanc. Il n'est plus rien à implorer puisque Dieu a abandonné l'enfer ! Il n'aurait pas fallu qu'un jour il y eut, répondant à mes pleurs, ce clin d'œil horriblement complice qui me fit le cœur définitivement dépeuplé et fauve. Pourtant la nuit entière, dans le grand lit, contre son corps chaud de sanglots, je surveillais, dévastée par l'angoisse, sa respiration. Doudou serré trop fort, consolant, écrasé muet. Doudou agaçant, suspecté, repoussé et plié hors champs dans le coffre à jouets.

La douleur que l'on ressent est toujours la première du genre. En elle se forge l'urgence d'un blason. Quels mots pour réécrire la formule qui fixe cette forme que l'on a et que l'on ne reconnaît pas. Je n'en écrivis aucune. Je n'étais qu'un mugissement occulte et sans récit. Armée des hachoirs de l'absurde je démaillais le filet qui prétendait tisser l'océan. À matines j'étais le chaos, digéré sitôt par le lacis souterrain de mes failles comme une déferlante enflée d'horizon disparaît sous le sable.

De la macération s'accomplissent les ferments du renouveau. Comment dire l'éveil ? La belle surprise de l'aube ? Joie ! Être ! Découvrir en soi assez